



HAL
open science

Socialisation et génération des connaissances : distinguer les collectifs des communautés

Claude Paraponaris, Martine Sigal, Antoine Vion

► To cite this version:

Claude Paraponaris, Martine Sigal, Antoine Vion. Socialisation et génération des connaissances : distinguer les collectifs des communautés. 6ème Colloque International de Gestion des Connaissances dans la Société et les Organisations - La génération des connaissances dans l'activité au sein des organisations, Université de Lorraine, Jun 2013, Nancy, France. halshs-01214024

HAL Id: halshs-01214024

<https://shs.hal.science/halshs-01214024>

Submitted on 9 Oct 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

6^{ème} Colloque GeCSO

Juin 2013

Nancy

Socialisation et génération des connaissances : distinguer les collectifs des communautés

Claude Paraponaris(IRG – Université Paris Est)

claude.paraponaris@univ-mlv.fr

Martine Sigal (Lest UMR CNRS 7317 - Aix-Marseille Université)

martine.sigal@univ-amu.fr

Antoine Vion (Lest UMR CNRS 7317 - Aix-Marseille Université)

antoine.vion@univ-amu.fr

Mots-clés : collectifs, communautés, socialisation, structuration, innovation.

Résumé

Nous proposons de montrer que tous les groupes qui se forment dans des buts coopératifs et selon des modalités autonomes vis-à-vis des modèles économiques standards ne sont pas toujours des communautés. A l'heure actuelle, tout semble se passer comme si seulement deux modèles d'organisation de génération des connaissances pouvaient exister (firme et communauté). Pourtant, nous avons assisté depuis quelques années à l'émergence de collectifs au rôle économique et social déterminant.

Un modèle présente de manière inédite les processus de socialisation et les processus de génération des connaissances. Nous démontrons deux points précis. Tout d'abord que communautés et collectifs partagent bien certains modèles de génération des connaissances. Ces deux formes de socialisation ne doivent pas être opposées de manière trop brutale. En complément, nous constatons que les processus de formation, les motivations à agir et les rapports à l'innovation se différencient en particulier en ce qui concerne leur temporalité de construction. Finalement, nous montrons que la logique affinitaire qui prévaut dans les collectifs est moins affectuelle que fondée sur des éléments de légitimité dans l'espace social investi. La constitution d'un collectif n'est pas une mise en commun, mais une sociation visant à la construction et la promotion de nouvelles valeurs.

Socialisation et génération des connaissances : distinguer les collectifs des communautés

Mots-clés : collectifs, communautés, socialisation, structuration, innovation.

1. Introduction

Trois grandes approches peuvent être retenues pour analyser la génération des connaissances (Ermine et al., 2013). L'approche ingénierique s'occupe de constituer des corpus de connaissances consultables par le plus grand nombre et orientés vers la créativité. L'approche processuelle des dynamiques cognitives prend en charge un large éventail de dispositifs individuels et socio-économiques. Enfin l'étude des communautés de pratique constitue une approche de la socialisation des connaissances. Son importance est aujourd'hui bien établie en tant qu'alternative aux possibilités de modélisation des connaissances. Les communautés sont des lieux où se construisent en permanence des modèles locaux, des représentations partagées et des jargons (Amin et Cohendet, 2004). Devenant parfois centrales dans la dynamique de l'innovation, les communautés se voient chargées par des firmes du cœur de la production de nouvelles connaissances (Cohendet et Simon, 2007). C'est pour cette raison que l'engouement pour les communautés s'est développé. La légitimité de la communauté s'est construite sur la conjonction paradoxale de deux dimensions : l'existence d'un modèle économique alternatif à la firme, la possibilité de collaboration entre firme et communauté.

Notre propos consiste à adopter une attitude d'approfondissement vis-à-vis de cet engouement. Nous proposons de montrer que tous les groupes qui se forment dans des buts coopératifs et selon des modalités autonomes vis-à-vis des modèles économiques standards ne sont pas toujours des communautés.

A l'heure actuelle, tout semble se passer comme si seulement deux modèles d'organisation de génération des connaissances pouvaient exister (firme et communauté). Pourtant, nous avons assisté depuis quelques années à l'émergence de collectifs au rôle économique et social déterminant. L'une des raisons de l'apparente confusion entre communautés et collectifs tient sans doute à la difficulté de cerner les modes d'existence d'un collectif. Alors que la communauté est stable et accueille ses membres, le collectif est beaucoup plus dynamique dans sa capacité de déstructuration des formes existantes. Un collectif se constitue le plus souvent dans un but ponctuel et se dissout lorsqu'il est atteint, ou évolue dans son mode d'existence voire sa raison sociale. Les collectifs de nature politique peuvent faire écho à ce

mode d'organisation, mais des collectifs sociaux, de nature plus récente, tels que les mouvements d'opinion donnent à voir de nouvelles manières de générer des connaissances.

Nous faisons l'hypothèse que sur le plan économique, une nouvelle option de génération des connaissances est en émergence, et pose la question de la contrôlabilité sociale de tels dispositifs cognitifs.

Dans cette perspective d'étude, nous conduisons une discussion conceptuelle centrée sur ces deux objets d'étude (communauté et collectif) en identifiant leur continuité et leur différence. Afin de ne pas trop charger le propos, nous n'intégrons pas à ce stade les communautés épistémiques à notre analyse. Dans ce papier, nous présentons d'abord les dynamiques des communautés de pratique pour les distinguer de celles des collectifs (2). Nous revenons ensuite à la distinction sociologique entre communalisation et sociation pour établir les fondements des formes de socialisation articulées aux processus de génération des connaissances, et nous en formulons une modélisation (3). Ce modèle est finalement discuté au regard des deux formes d'organisation autonome qui nous intéressent (4).

2. Génération des connaissances et communautés

Depuis les travaux de Orr (1990), l'intérêt pour la dynamique des communautés s'est fait grandissant. Du point de vue de la génération des connaissances, cela fournit une alternative intéressante et robuste aux démarches d'objectivation des connaissances (Ermine et al., 2013, Simoni, 2008). Après avoir pris acte de cet apport, nous tenterons d'identifier des perspectives de distinction au sein des communautés.

2.1. Socialisation et génération des connaissances : une alternative à l'objectivation et aux modes de gestion

Les organisations sont souvent conçues comme des systèmes distribués de connaissances (Tsoukas, 1996).

Les connaissances peuvent être définies comme des « structures stabilisées en mémoire à long terme, structures qui constituent le savoir de base pour l'action et pour la compréhension des messages et des situations » (Crépault et Nguyen, 1990). Dans le domaine du management, une « vue hiérarchique » des connaissances a établi une distinction entre données, informations et connaissances. Si l'activité d'information consiste en un processus d'interprétation des données, l'activité consistant à connaître réside dans l'interprétation et la contextualisation des informations (Davenport et Prusak, 1998). Muni de cette approche, une majorité de travaux s'est emparé de l'un des cadres d'analyse, dit de « modes de conversion »,

construit par Nonaka et Takeuchi (1995). Contrairement à l'intention des auteurs, un pas est parfois franchi en considérant les connaissances comme des quasi-objets pouvant s'insérer dans des flux de transfert alimentant différents programmes de développement d'une organisation.

Sans entrer dans le détail, on peut raisonnablement s'appuyer sur l'hypothèse que les connaissances ne peuvent être considérées ni comme homogènes, ni comme des objets. Elles se présentent sous deux faces articulées : elles sont toujours tacites et explicites (Tsoukas, 1996), déclaratives et procédurales (Ermine, 1996)¹.

Un second constat d'ordre opérationnel s'est également imposé : si le système cognitif d'une organisation est à ce point complexe, alors il peut faire l'objet de différentes approches : l'objectivation, les processus organisationnels, et la socialisation (Simoni, 2005).

- L'approche « objectivation » s'intéresse à la représentation des connaissances afin de les rendre disponibles au plus grand nombre pertinent et autorisé au sein de l'organisation. Son point fort réside dans une prise en charge spécifique de la capitalisation des connaissances. S'incarnant dans un premier temps dans différentes méthodes de type « système expert » et « mémoire de projet », cette approche reçoit avec la méthode MASK un enrichissement important car les connaissances y sont représentées de manière plurielle et systémique au moyen d'un nombre réduit de points de vue générique.
- Les approches « organisationnelles » constituent une troisième approche des systèmes cognitifs. Elles reçoivent des apports réguliers depuis des disciplines très diverses (économie et sociologie, management, psychologie cognitive et anthropologie culturelle). Elles peuvent se résumer par l'identification de modalités diverses de gestion (individuelle et collective, par activité et par métier, etc.), par des procédures d'incitation (couplage des opérations de transfert des connaissances aux routines managériales), et par une volonté d'intégration des pratiques.
- Une approche très différente constitue une alternative sous la forme des modes de socialisation. Il s'agit non pas de représenter les connaissances, mais de rendre compte de l'« épaisseur » de leur contexte d'existence. La gestion des connaissances n'est à proprement parler plus possible puisqu'intimement inscrite dans les pratiques sociales et les interactions. Les communautés de pratique et épistémique constituent les formes

¹ - Au niveau strictement individuel, certains distinguent « connaissances en acte », « connaissances discursives non spontanées » et « connaissances discursives spontanées » (Lièvre et Rix-Lièvre, 2012). Développant ici une approche plus sociale qu'individuelle, nous n'entrerons pas dans ce débat.

dominantes de ces processus de socialisation. L'approche « socialisation » au moyen de l'étude des communautés de pratique s'est progressivement imposée comme alternative à l'objectivation des connaissances et aux approches strictement organisationnelles. Malgré ses deux grandes limites qui sont conceptuelles (absence de notion de pouvoir au sein des communautés) et opérationnelles (il n'existe pas de mode d'implantation et de pilotage des communautés), cette approche a imposé une analyse de la socialisation de la création et du partage des connaissances. Le rapport des communautés aux savoirs s'est imposé. Celui-ci relève du local et de la socialisation. Les communautés sont des lieux où se construisent en permanence des modèles locaux, des représentations partagées et des jargons ; en cela, elles favorisent la synergie des variétés individuelles (Amin et Cohendet, 2004).

2.2. Les approches de la génération des connaissances par les communautés

A la suite de Orr, quatre auteurs majeurs – Brown, Duguid, Lave et Wenger – ont caractérisé la dynamique des communautés de pratique (CPs) et souligné le mode socialisé de production des connaissances.

Brown et Duguid (1991) mettent en évidence le rôle des pratiques dans les processus d'apprentissage. Ces pratiques sont bien entendu relatives à l'activité de travail et se structurent de trois manières complémentaires : la narration, la collaboration et la construction sociale. Les auteurs évoquent l'interdépendance entre “savoir comment” et “savoir quoi”, le “savoir comment” étant défini comme “la disposition qui permet de mettre en pratique le savoir quoi”².

Lave (1988) définit l'apprentissage dans ses dimensions cognitives et pratiques en termes de construction sociale. Il développe avec Wenger (1990) une théorie de l'apprentissage en situation inspiré du grand courant de la cognition située (Blumer, 1966, Schütz, 1953, 1976).

Wenger (1998) définit l'apprentissage comme pratique sociale où se négocient les significations relatives à l'action. Il met en évidence trois dimensions qui seront définitivement retenues comme structurantes des CPs : l'engagement mutuel, l'entreprise commune, le répertoire partagé (infra, 3.1).

A la suite de ces travaux, plusieurs lignes de recherche se sont développées. L'une des plus stimulantes du point de vue de la théorie des organisations est celle qui se centre sur le rapport

² - Ces auteurs inciteront à distinguer “knowledge” et “knowing”: « we use the term « knowing » to refer to the epistemological dimension of action itself. By “Knowing” we do not mean something that is used in action or something necessary to action, but rather something that is a part of action, both individual and group action” (Cook & Brown, 1999, p. 387).

à l'autorité en général et à la Firma en particulier³. Cet intérêt est stratégique puisque l'une des limites de l'approche par les communautés tenait justement à la question de l'autorité (Simoni, 2008). Les CPs vont être étudiées au sein de grandes organisations. Il s'agit le plus souvent de communautés professionnelles, de techniciens ou d'experts en position de salarié qui ne sont pas forcément conscients qu'ils font « communauté ». Le grand intérêt des travaux mentionnés réside dans le centrage sur les stratégies de collaboration entre les hiérarchies légitimes et les communautés.

La plupart des organisations sont constituées de plusieurs communautés. Comment peuvent se coordonner organisation fonctionnelle et communautés autonomes ? Et de manière liée : peut-on enfin envisager une articulation entre apprentissages individuel et collectif (Bootz, 2009) ? Deux problématiques importantes sont dégagées par ce courant : jusqu'à quel point supporter l'antinomie entre hiérarchie et communauté ? Sur quel type de leadership s'adosser ?

La hiérarchie s'intéresse à la communauté afin de développer des activités, d'innover et de contrôler. D'un point de vue synchronique, la relation firme – communauté peut être appréhendée en termes de pression exercée par la première sur la seconde (Munier, 2009). Une communauté est viable dans la mesure où elle respecte des normes sociales définies par ses membres. Ses actions se développent au sein d'un répertoire de normes. En conséquence, la communauté peut se conformer à ces pressions si et seulement si les normes correspondantes aux actions appartiennent au répertoire de normes possibles.

Alors qu'une firme tente toujours de tenir une position dirigée par des objectifs, la communauté évolue en fonction de son passé, son action est structurée par des contraintes portant sur ses ressources et l'orientation de ses règles. La firme en tant qu'instance de régulation doit donc en permanence jongler selon une double contrainte : le respect des normes de fonctionnement de la communauté et la possibilité de capter et de diriger cette communauté.

Si les CPs prennent naissance au sein d'une entreprise et négocient sans cesse leur autonomie, d'autres entretiennent un lien d'usage aux produits de la firme.

Les communautés d'utilisateurs (CUs) émergent ainsi progressivement à partir d'un réseau d'utilisateurs qui souhaitent partager de l'information, leurs connaissances et leurs pratiques spécifiques sur une activité ou un produit et service (Parmentier, 2009).

³ - Pour une topologie de cette orientation, voir Paraponaris et al. (2012) qui attribuent à l'École du BETA-Strasbourg cette responsabilité (Bootz, Burger-Helmchen, Créplet, Cohendet, Dupouët, Guittard, Kern, Munier, Pénin, Schenk).

Tout en restant dans la collaboration communautaire (Dameron, 2004), nous sortons de la firme pour aller vers d'autres ensembles organisés ou semi-organisés de plus en plus diffus. Cette diffusion est susceptible d'introduire une première rupture terminologique. Car d'autres communautés, au fonctionnement similaire, vont s'occuper d'usage, d'appropriation et de co-conception des biens élaborés par les firmes. Par leur fonctionnement, ces communautés, dotées des propriétés précédemment définies, exhibent simultanément d'autres fonctionnalités qui dessinent peu à peu la possibilité d'un autre univers. A tel point qu'il devient pertinent de poser la question : les CUs sont-elles encore des communautés ? Le web permet aujourd'hui d'étendre ces communautés. La puissance offerte par le web ne construit pas pour autant la communauté en tant que telle, celle-ci étant le plus souvent préexistante à l'assistance logicielle (Wellman et al., 2002). Trois grands types de CUs peuvent intervenir de cette manière.

- Les communautés interactives en ligne (Licklider, 1968 ; Rheingold, 1993) interviennent au moyen de forums techniques, les échanges entre utilisateurs sont médiatisés par un dispositif centralisé (« bulletin boards »).
- Le réseau social assisté par ordinateur (Wellman, 2002) peut regrouper une multitude d'utilisateurs spécialisés à des niveaux très divers : le réseau est effectif afin d'assurer tous les liens potentiels.
- La communauté d'experts-utilisateurs (Von Hippel, 2003 ; Franke, et Shah, 2003) regroupe des spécialistes dont des « lead users » fortement impliqués dans l'évolution des fonctionnalités d'une offre technologique.

Selon Andriessen et Vartiainen (2006) toutes ces communautés existent dans le but de partager de la connaissance, mais ce partage semble servir plusieurs fonctions selon des visées individuelles ou organisationnelles : résoudre des problèmes individuels immédiats, échanger les expériences, développer de meilleures pratiques, des manuels et des guides pour l'organisation ou encore développer des solutions novatrices pour l'organisation.

Sommes-nous toujours en présence de communautés au sens de Wenger (engagement mutuel, entreprise commune, répertoire partagé), au sens de la négociation d'autonomie (Boetz, Munier) ? Apparemment plus du tout puisque mises à part les communautés d'experts-utilisateurs (Von Hippel), ces groupes sociaux n'entretiennent pas beaucoup d'interactions situées et approfondies. On peut également s'interroger sur les contenus échangés : s'agit-il de connaissances ou d'informations ?

Ces travaux sont très importants dans la mesure où ils permettent de penser le métissage entre différentes formes de rationalité économique : la rationalité optimisatrice de la firme

rencontre les formes d'échange réciproque pratiquées au sein des communautés. Mais l'on voit bien avec l'exemple des « communautés d'utilisateurs » que ce qui s'échange et la manière dont cela s'échange appelle des distinctions conceptuelles plus fines. L'usage de la notion de communauté est sans limite si l'on ne prend pas davantage en compte la diversité des processus de socialisation⁴.

3. Formes de socialisation et génération des connaissances : revenir aux notions-clés.

La socialisation est un champ fondamental des sciences sociales et en particulier de la sociologie. Notre propos consiste ici à revenir rapidement sur les formes majeures de lien social afin d'envisager les modalités associées de génération des connaissances.

3.1. Les formes de socialisation

Pour comprendre la différence entre communautés et collectifs, nous devons repartir de la distinction très classique de la sociologie entre communauté (*Gemeinschaft*) et société (*Gesellschaft*) posée par Tönnies, et reformulée par Weber (Tönnies, 1887, Weber, 1921).

Pour Tönnies, la volonté végétative est guidée par la recherche du plaisir ; la volonté animale s'enracine dans l'habitude et l'expérience ; la volonté mentale vient de la mémoire et permet de « *connaître le juste et le bien pour les aimer et les pratiquer* » (Tönnies 1887). La relecture de Tönnies par Weber reprend la distinction à partir des processus de formation des communautés et des sociétés. Weber s'intéresse ainsi à ce qu'il appelle la communalisation et la sociation.

La communalisation (*Vergemeinschaftung*) résulte d'un sentiment subjectif d'appartenir à une même communauté (*Gemeinschaft*). La tradition ou l'affect sont les principaux ressorts de cette appréciation subjective.

Nous retrouvons ces ressorts dans la complexité du fonctionnement communautaire qui associe d'une manière très fragile des sentiments et des attitudes hétérogènes. La communauté est apprise, puisque c'est seulement grâce à un processus de socialisation que nous apprenons à participer à des communautés solidaires. Elle n'est jamais pure, puisque des liens communautaires sont associés à des situations de calcul, de conflit, ou même de violence. C'est pourquoi plutôt que de communauté, il paraît effectivement préférable de parler de

⁴ - Ce qui soulève la question de l'épistémologie d'une telle recherche. A ce stade, nous renvoyons à deux lectures complémentaires qui nous semblent faire le tour de la question : Alter, N., (2009) Donner et prendre. La coopération en entreprise, et Orléan, A., (2011) L'empire de la valeur.

« communalisation » (*Vergemeinschaftung*), et de chercher comment se constituent et se maintiennent certaines « solidarités diffuses » (Boudon et Bourricaud, 1994, p. 83). Au delà des fondements affectifs ou traditionnels, l'essence de la communauté réside dans son caractère holiste : elle est un tout humain (*human whole*) dont les membres vivent pour et par elle (Redfield, 1965). Le nom des communautés fait souvent référence soit aux intérêts disciplinaires partagés, soit au métier de ses membres. Ce constat est révélateur d'une identification de la communauté à ses membres : « Une *communauté*, en rassemblant des individus disparates sous une même dénomination, pose une similitude de ces individus, mais c'est le lot de la plupart des noms collectifs, et celui-ci ne semble pas *a priori* prédisposé à une valeur identitaire au sens fort, c'est-à-dire touchant à « l'être » : son sens collectif met plutôt l'accent sur un rassemblement humain, et on y trouve une idée de « vie en commun », de « règles communes » plus ou moins lâches - un « être avec » » (Lecolle 2008).

Au contraire, la sociation (*Vergesellschaftung*) résulte d'un compromis ou d'une coordination d'intérêts motivés rationnellement. Elle peut être rationnelle en valeur (*Wertrational*), lorsqu'il s'agit de compromis pour la défense d'une même cause, ou en finalité (*Zweckrational*), quand chacun des partenaires anticipe la loyauté de l'autre quant à la poursuite de buts déterminés.

La discussion développée nous laisse penser qu'il existe dans les processus de socialisation des collectifs des formes de sociation d'un autre ordre, tout aussi rationnelles, mais qui ont une orientation plus exploratoire ou expérimentale. C'est pour cela que nous définissons le collectif comme une sociation exploratoire car tous ont en commun de mettre en place des groupes, ou des micro-sociétés, intéressés à promouvoir des valeurs nouvelles, des causes communes, des solutions techniques, etc. La logique affinitaire qui prévaut dans les collectifs est moins strictement affectuelle que fondée sur des éléments de légitimité dans l'espace social investi, ou sur un transfert d'expérience collaborative positive dans un autre domaine. En cela, la constitution d'un collectif n'est pas une communalisation au sens weberien, mais une sociation visant à la construction et la promotion de nouvelles valeurs. De ce point de vue, les deux problématiques centrales de la construction des collectifs sont celles du périmètre de la cause commune, qu'il s'agisse des valeurs ou des intérêts défendus, et du degré d'ouverture à des tiers – ces deux problématiques étant bien sûr conjointes.

Pour conforter cette analyse, il est intéressant de comparer les processus de formation des communautés et des collectifs, puis de préciser leurs revendications en termes de valeurs et d'actions. Nous appuyons cette proposition sur une étude, dans le domaine scientifique, de

groupes qui se revendiquent explicitement soit comme des communautés, soit comme des collectifs (Annexe 1).

Les processus de formation reposent sur des bases différentes. Dans le cas des communautés, c'est toujours initialement centré sur le partage d'intérêts, la plupart du temps liés à leurs sensibilités communes, ou à leur domaine mutuel de compétences souvent pré-structuré par des acquis disciplinaires ou des référentiels communs. Les collectifs, même s'ils s'appuient sur des professionnels de certaines disciplines, se créent généralement sur des projets de société et de ce fait sont ouverts, dès leur émergence, à d'autres groupes sociaux. Il semble aussi que le nombre initial de membres fasse une différence, une communauté se crée généralement autour d'un petit nombre de personnes ayant un intérêt commun et ce sont les membres qui choisissent eux même les autres membres ou qui les cooptent. En revanche chaque personne rejoint un collectif à sa seule initiative même si certains membres vont faire en sorte de « mobiliser », car un collectif ne peut naître sans une « masse critique » qui légitime l'intérêt commun qu'il revendique.

En terme de valeurs, communautés et collectifs évoquent le partage, le service et l'échange, mais les bénéficiaires ne sont pas les mêmes dans les deux cas. Pour les premières, ce sont uniquement leurs membres dans un premier temps qui en tirent un avantage direct, dans un second temps, les communautés diffusent leurs connaissances, une fois consolidées et validées par la communauté dans leur environnement ; on peut parler de solidarité entre les membres. Les collectifs procèdent différemment et partagent immédiatement toutes leurs informations et leurs savoirs, leur objectif est de permettre à chacun de se faire son opinion par la confrontation des points de vue ; on peut parler de complémentarité entre les membres.

En terme d'actions, il semble que les forces qui les animent puissent être qualifiées de centripète pour les communautés et centrifuges pour les collectifs. Ceci s'explique par le fait que la communauté est d'abord centrée sur ses capacités internes, les expertises et les connaissances détenues par le groupe au service du groupe. Les actions du collectif sont dirigées vers l'extérieur, vers l'environnement dans lequel celui-ci évolue.

L'analyse de ces trois dimensions révèle aussi un rapport au temps différent pour les communautés et les collectifs. Les collectifs sont plus généralement tournés vers l'avenir avec un objectif de remise en cause de l'existant et d'évolution vers une société plus ouverte à des valeurs nouvelles, à des intérêts plus vastes, à des accès libres aux connaissances et offerts à tous. Les communautés sont plus souvent centrées sur le passé avec l'idée de préserver des acquis, de partager entre pairs, de protéger les connaissances et de ne les divulguer qu'après mûre réflexion. Nous éviterons de généraliser et reconnaitrons que communautés et collectifs

sont engagés dans le présent au service des intérêts communs qu'ils défendent, mais aussi dans une dimension intemporelle au regard des valeurs qui les animent.

Les travaux portant sur les groupes des développeurs de logiciels libres, ou d'œuvres communes, confirment que leur forme de socialisation se rapproche de la sociation au vu de la rationalité des projets partagés (Demazière et al., 2009, Lejeune, 2008, 2011, Levrel, 2006). Ces auteurs, même s'ils considèrent ces groupes comme des collectifs, ne nourrissent pas le débat sur l'intérêt de les nommer davantage collectifs que communautés, mais s'intéressent plutôt à leur mode de cohésion et de coordination. En effet, la réussite des projets des collectifs dépend directement de leur capacité à attirer et retenir leurs membres, d'où la nécessité d'une finalité qui suscite l'engagement, avec aucun filtre à l'entrée et une reconnaissance de la légitimité de chacun⁵.

Dans ces collectifs, la coordination est médiatisée et les échanges entre les membres ont lieu principalement à distance, celle-ci est compensée par la richesse des espaces de collaboration en ligne (forums, listes, plateformes, etc.). Une théorisation des modes de fonctionnement des collectifs médiatisés (Lejeune, 2012) précise les modes de coordination en s'appuyant sur l'étude de trois collectifs issus du mouvement pour le logiciel libre : celui qui distribue le système complet de logiciels libres Linux Debian ; celui qui conçoit l'annuaire de sites Internet Open Directory Project ; et celui qui construit l'encyclopédie Wikipedia. Ces trois collectifs ont pour finalité une production logicielle ou rédigée qui nécessite que leurs membres se coordonnent à la fois de façon participative (segmentation de la production, ordonnancement des tâches et contributions individuelles) et collective (intégration des contributions, corrections, discussions).

Pour synthétiser ces différentes formes de socialisation, il nous semble intéressant de repartir des trois dimensions élaborées par Wenger : engagement mutuel, entreprise commune, et répertoire partagé. Wenger considère la pratique comme une participation sociale où se négocient les significations relatives à l'action. L'attribution de significations aux actions relève d'un processus qu'il appelle la négociation de sens et qu'il considère comme le niveau d'analyse le plus pertinent de la pratique. En conséquence, le fait de repartir de ces trois dimensions semble en cohérence avec la vision opératoire retenue des communautés et des collectifs :

⁵ - « La collectivité qui en résulte est donc bien éloignée de la forme sociale communautaire dans laquelle les identités individuelles sont absorbées ou subsumées par une identité collective qui les modèle. Mais, à l'inverse, l'expression des identités individuelles est contenue et maîtrisée afin de ne pas menacer l'existence du groupe, son activité de production ou son projet idéologique» (Demazière et al., 2009).

- L'engagement mutuel participe au processus de structuration du groupe. Pour les communautés, ce processus relève de la communalisation et se traduit par un sentiment subjectif ou une tradition d'appartenance. Pour les collectifs, il s'agirait plutôt de sociation avec une motivation rationnelle en valeur ou en finalité. Dans les deux cas, la cohérence de leur structure sociale se fait autour de l'intérêt commun qu'ils doivent maintenir.
- L'entreprise commune est le résultat de la capacité des individus à s'engager dans des actions communes. Ce sont d'autres valeurs et des intérêts plus vastes que ceux mobilisés pour les échanges et les partages qui peuvent motiver ces actions. Dans les collectifs, l'entreprise commune est généralement le moteur de leur formation, ce qui n'est pas le cas pour les communautés qui prennent d'abord le temps de se construire, de consolider leurs connaissances et d'ajuster leur pratiques avant de se lancer dans des actions collectives. Les différentes formes de coordination (coopération, complémentarité et ajustement) permettent d'accompagner les projets mis en œuvre en fonction des enjeux nouveaux qui se présentent.
- Le répertoire partagé est l'ensemble des ressources créées au cours du temps grâce aux engagements au sein d'une pratique commune. Ces ressources ne sont pas là pour nourrir un consensus collectif, mais pour être mobilisées pour la négociation des significations dans les situations d'interactions. Elles constituent des bases pour l'action, la communication et la résolution de problèmes. Elles participent à la construction identitaire du groupe et à la vision du monde auquel communautés et collectifs souhaitent contribuer.

3.2. Génération de connaissances

Tenter de relier les formes de socialisation aux processus de génération de connaissance relève d'une entreprise risquée puisqu'il n'existe pas à ce jour de métissage entre les approches de type « représentation des connaissances » et « CPs ». Toutefois la modélisation sous forme de « microscope de la connaissance » (Ermine 1996) nous fournit une base de départ robuste. Rappelons que cette modélisation repose sur deux hypothèses :

- La première est « sémiotique » et s'appuie sur le triangle : syntaxe, sémantique et pragmatique. Ainsi la connaissance est une information (syntaxe) qui a du sens (sémantique) selon un certain contexte (pragmatique). Le sens et le contexte illustrent respectivement les dimensions cognitive et opérationnelle de la connaissance qui se manifeste par l'information.

- La seconde hypothèse est « systémique ». Une connaissance est perçue selon trois points de vue : ontologique (être), phénoménologique (faire) et génétique (devenir) qui considèrent respectivement sa structure, sa fonction et son évolution

La combinaison de ces deux hypothèses fonde le microscope de la connaissance et aboutit à neuf types de modèles :

- Pour l'information, les trois modèles des données, traitements et datation ; ainsi une information est structurée par les données, elle a pour fonction d'être traitée et elle est datée en référence à son évolution.
- Pour le sens, les trois modèles des concepts, tâches et lignées ; le sens est constitué par les réseaux sémantiques des concepts sur lesquels nous appliquons des tâches cognitives. Le modèle de la lignée s'attache à l'évolution des objets ou des concepts.
- Pour le contexte, les trois modèles de phénomène, activité et historique; un contexte repose sur des phénomènes qui font l'objet d'activités (le terme de *phénomène* est choisi plutôt que le terme de *fait* pour souligner l'importance de l'observateur). Le modèle de l'historique explique l'évolution dans le temps des connaissances.

Une grande variété de processus de génération est ainsi envisageable. Pour l'illustrer simplement, une connaissance peut se développer dans un environnement assez neutre, être structurée de manière simple (non complexe) et posséder un sens unique et certain. A contrario, d'autres connaissances seront issues d'une grande variété d'interactions entre individus et donc fortement contextualisées, posséder une structure fortement complexe et se prêter à des interprétations multiples en fonctions des conjonctures.

3.3. Des formes de socialisation à la génération des connaissances dans les groupes : modélisation dans une perspective systémique

Cette analyse nous conduit à proposer un modèle (figure 1) qui combine une vision systémique de la socialisation du groupe à travers les trois dimensions sémiotiques de la connaissance. Ce modèle est organisé selon :

- Trois axes qui représentent le processus de socialisation du groupe : le premier est relatif à sa structuration, le groupe « étant » par l'engagement commun, le deuxième est relatif à sa fonction, le groupe « agissant » par l'entreprise commune, le troisième est relatif à son innovation, le groupe « évoluant » par le répertoire partagé.
- Trois plans : celui des informations, celui des sens, celui des contextes pour représenter les connaissances à « traverser » pour un groupe qui revendique sa complétude selon les trois axes de socialisation.

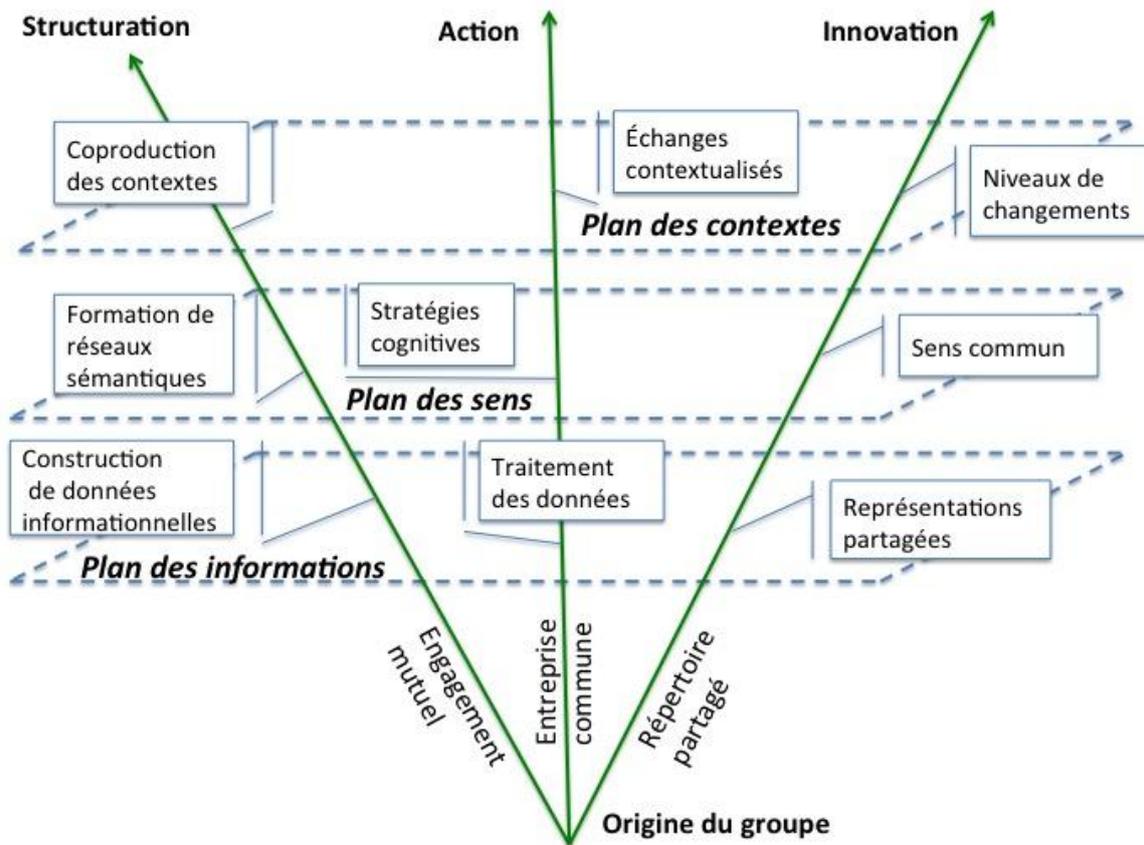


Figure 1 : Socialisation à travers la génération des connaissances

Les connaissances sont générées sur les trois plans de la manière suivante :

- L'engagement mutuel est formalisé par la construction des données informationnelles qui sont nécessaires pour acter la naissance d'un groupe et identifier la forme de socialisation qui le structure. Il s'agit ensuite de donner du sens à l'intérêt commun ce qui se traduit par la formation de réseaux sémantiques de connaissances qui se pérennisent dans les structures mentales à la fois individuelles et collectives⁶ (un contexte à la fois social, culturel et professionnel est ainsi coproduit par les membres du groupe, même s'il peut, parfois, rester hors du champ de leur conscience). Ce contexte spécifique structure le groupe en lui permettant de restreindre le nombre de significations possibles des données informationnelles (Winkin, 1996).
- L'entreprise commune mise en œuvre par le groupe peut se limiter à un simple traitement des données informationnelles sans s'attacher à définir la nature du sens des actions. De nombreux systèmes d'informations témoignent de cet « impensé informatique » (Robert, 2012). A l'opposé, les réseaux sémantiques de connaissances peuvent nourrir des

⁶ - A ce sujet : les travaux en ingénierie des connaissances sur le Web socio-sémantique (Zacklad et al., 2007).

stratégies cognitives dans le groupe au service des tâches réalisées et aboutissent à des savoir-faire partagés. Leur conscientisation participe à une vision fonctionnelle du contexte en termes de potentialité d'échanges de ressources et d'activités.

- L'analyse, a posteriori, des données informationnelles accumulées et de leur traitement, des réseaux sémantiques construits et des stratégies cognitives mises en œuvre, de la prise en compte de contextes toujours plus vastes, facilite la compréhension de tous ces éléments et participe à leur avancée à travers le temps. Cela aboutit à un ensemble de représentations partagées qui permet d'attribuer un sens commun constamment renouvelé par les différents niveaux d'apprentissage et de changement dans le groupe : environnement, comportements, stratégies, identité, valeurs, missions, vision du monde (Bateson, 1997). Ces représentations sont sensibles aux effets des contextes et intègrent les variations liées à l'histoire du groupe.

A cette étape de notre travail, il semble intéressant de réintroduire dans ce modèle les spécificités des communautés et des collectifs tant en termes de processus de socialisation que de génération des connaissances.

4. Le modèle à l'épreuve dans les communautés et les collectifs

Notre étude de certains communautés et collectifs (supra, 3.1) conforte les trois points de l'analyse ci-dessus et montre que des connaissances peuvent être générées dans le plan des informations, des sens et des contextes au cours de la socialisation de ces groupes particuliers. Communautés et collectifs partagent donc certains modèles de connaissances identiques ce qui valide notre appui sur les neuf modèles d'Ermine. En revanche, nous avons constaté que leur processus de formation, leur motivation à agir, leur rapport à l'innovation se différencient en particulier en ce qui concerne leur temporalité. Pour approfondir les distinctions entre communauté et collectif du point de vue de notre modèle, nous nous proposons de prendre de nouveaux exemples mais en nous appuyant cette fois sur les dires de leurs membres. Nous avons choisi le collectif Anonymous et la communauté Wikipédia pour lesquels leurs témoignages sont nombreux et accessibles.

Initié fin 2006, le collectif Anonymous s'est organisé de façon internationale autour de la défense des droits et libertés des citoyens principalement sur Internet avec pour devise : « *Nous sommes Anonymous. Nous sommes Légion. Nous ne pardonnons pas. Nous n'oublions pas. Attendez-vous à nous* ».

Depuis sa création, ce qui caractérise les Anonymous sont les actions et surtout les réactions qu'ils lancent contre ce qu'ils considèrent comme des atteintes à la liberté d'expression. Du point de vue de notre modèle, on peut dire que pour eux tout part du plan des contextes.

Précisons ce constat sur les trois axes.

Pour l'axe « action », les Anonymous organisent leurs actions de la façon suivante :

- D'abord des discussions : « *une action débute par des discussions* ». Celles-ci sont toujours liées à des événements extérieurs (limitations de la liberté d'expression, suppression de droits acquis, censure, etc.) nous pouvons donc les considérer comme des échanges contextualisés.
- Ensuite un communiqué : « *Après, se pose la question : est-ce qu'on ouvre un Pad ? C'est ce qui va faire office de communiqué sur l'opération* ». Les Pad sont des outils dédiés à l'écriture collaborative, ils vont permettre la mise en place de stratégies cognitives à partir d'une dynamique de partage d'idées au service de la structuration de l'action collective.
- Enfin la constitution d'une masse critique pour réaliser de façon effective l'action : « *Puis il y a des allers retours jusqu'à la réunion d'une masse critique d'internautes pour programmer une opération. Cette "masse critique", vous l'avez estimée ? Non, c'est davantage en termes de temps passé et de compétences réunies. Il faut des gens pour faire la vidéo, checker les failles du site visé...* »⁷. Tous doivent avoir suffisamment de connaissances techniques pour se connecter aux réseaux IRC (Internet Relay Chat : « *discussion relayée par internet* ») grâce auxquels les participants peuvent traiter les données nécessaires pour agir.

Du point de vue de l'axe Structuration, l'engagement chez les Anonymous est lié aux potentialités de chacun en fonction de ses compétences, l'identité sociale s'efface au profit de la capacité à agir ensemble efficacement : « *C'est parce que l'on agit que l'on peut être reconnu, et non par des diplômes ou un statut social.* »⁸. Le partage de savoir-faire, en particulier, informatiques favorise la coproduction des contextes.

Du point de vue de l'axe Innovation, le collectif se définit comme : « *des citoyens qui mettons nos connaissances en informatique au service du peuple pour défendre nos libertés acquises* »

⁷ - Entretien avec Frédéric Bardeau et Nicolas Danet, auteurs de « Anonymous. Pirates ou altermondialistes du numérique ? » <http://www.fypeditions.com/anonymous-pirates-ou-altermondialistes-numeriques-peuvent-ils-changer-le-monde/>.

⁸ - Idem note 7.

[...] « Nous soutenons tous les individus, en groupe ou individuellement, qui se battent pour apporter au monde plus de justice, de liberté et de paix »⁹. Cette vision d'un monde plus libre implique pour eux le passage par différents niveaux de changement « passer d'une position contemplative à une position active » [...] « Devenir humain c'est prendre conscience que nous faisons partie du développement social et agir en conséquence » [...] « si l'homme a construit le monde, il peut le changer ! Refusez de croire que la situation actuelle est éternelle. » [...] « elle est alimentée par les intérêts de ses détenteurs -- Vous ! »¹⁰.

L'importance donnée à la dimension opérationnelle par ce collectif nécessite la construction de données informationnelles et de représentations partagées qui manifestent aussi son ancrage dans le plan des informations.

Les différents discours des Anonymous confirment aussi notre hypothèse d'associer la forme de socialisation du collectif à une sociation visant à initier des valeurs nouvelles (supra, 3.1).

La communauté Wikipédia participe à un projet d'encyclopédie universelle sur Internet. Le principe de cette encyclopédie co-construite repose sur l'effectif massif des participants (plus d'un million) qui sont à la fois contributeurs et correcteurs voire même modérateurs. Elle s'appuie sur cinq principes fondateurs¹¹ : encyclopédisme (ce qui exclut les informations inédites et originales), neutralité de point de vue (citation des sources faisant autorité sur les sujets), liberté du contenu (licence Créative Commons autorisant chacun à créer, copier, modifier et distribuer les contenus), savoir-vivre communautaire (recherche de consensus) et souplesse des règles (établies essentiellement par l'usage et par consensus à travers les discussions).

Pour observer la communauté Wikipédia (WP) du point de vue de notre modèle, nous avons exploré le « Bistro »¹², espace de discussion et d'échange entre wikipédiens (toutes les citations qui suivent sont issues de cet espace). La phrase d'accueil nous permet de dire que pour eux tout se situe principalement dans le plan des informations : « *Le 6 mars 2013 Wikipédia comptait 1 360 705 entrées encyclopédiques, dont 1 155 articles ayant obtenu le label « Article de Qualité » et 1 806 articles ayant obtenu celui de « Bon Article ». Pour améliorer le contenu de WP, nous vous proposons de travailler les articles ci-dessous* ». Nous sommes là en présence de données informationnelles dont la mise à jour quotidienne structure

⁹ - Interview Anonymous pour France-Info recueillie par P. BRT (2012) http://www.pearltrees.com/#/N-p=36100624&N-f=1_4278414&N-fa=4213565&N-s=1_4278414&N-u=1_12&N-play=1.

¹⁰ - Notre mandat / Notre vision du monde libre / Anonymous Médias (2012) <http://www.youtube.com/watch?v=If9YeXoUa8Y>.

¹¹ - http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Principes_fondateurs.

¹² - http://fr.wikipedia.org/wiki/Wikip%C3%A9dia:Le_Bistro.

cet espace communautaire. La proposition est que chacun facilite l'évolution du contenu informationnel en participant au traitement des données : *« N'hésitez pas à ajouter des liens internes, des images, des notions encyclopédiques ou simplement corriger les fautes d'orthographe »*. Comme dans toutes les autres sections de WP, le texte est modifiable et donc par conséquent la liste et la hiérarchisation des articles sont proposées pour amélioration et création. L'expertise et la validation des informations émises proviennent donc de la communauté elle-même. De très nombreuses discussions du « Bistro » font référence à la difficulté d'obtention de consensus sur le contenu des articles : *« cette précédente discussion démontre, de la manière la plus évidente possible, que le consensus n'est pas si évident qu'il n'y paraît »* en revanche une des règles partagées est que *« si un consensus clair se dégage après une semaine, que ce soit pour la conservation ou pour la suppression, la proposition peut être clôturée »* et que *« tout wikipédien, même s'il n'est pas administrateur, peut clôturer une proposition dès lors que le consensus est trouvé »*. Ces témoignages nous révèlent qu'avec le temps ils aboutissent à des représentations partagées.

La communauté assure non seulement le contrôle des écrits mais veille aussi de la neutralité du ton : *« la principale motivation en ce qui me concerne est la notion de neutralité de point de vue »*, l'importance donnée à cette neutralité - qui fait partie des principes fondateurs de WP – rend difficile le passage du plan informationnel au plan des sens. *« Le raffinement comme une idée de raffinage, de présentation toujours et toujours renouvelée du sens commun au sens de savoir commun me semble intéressante [...] cette idée de porte d'entrée via le savoir commun vers la documentation plus fine et plus spécialisée me semble être totalement dans les objectifs de WP »*. Il semble aussi difficile de parler de stratégies cognitives, on est plutôt dans des confrontations au service de la construction collective : *« WP est bien quand on aime les idées et qu'on aime participer au débat d'idées »*.

En ce qui concerne le plan des contextes, les échanges contextualisés sont au cœur des discussions et les contextes historiques, politiques et sociaux nourrissent leurs débats : *« ces articles de WP fournissent un contexte historique et une explication plus détaillée des arguments qui sous-tendent les prétentions de chacune des parties sur le territoire. Les échanges vitrioliques entre contributeurs semblent durs, mais ils sont la preuve d'un processus de validation transparent et continu. »*

Les témoignages des membres de ces collectif et communauté particuliers confortent notre idée qu'ils partagent, à un moment de leurs histoires, les mêmes modèles de connaissances même si leurs « cheminements » à travers notre modèle se distinguent à la fois dans l'espace

et dans le temps. Ainsi celui-ci permet d'avoir une vision non seulement systémique mais dynamique de la socialisation des communautés et des collectifs à travers les différents plans de connaissance.

Conclusion

Notre propos a débuté avec l'intérêt qu'il est légitime de porter aux trois grandes approches de la génération des connaissances. Nous avons centré notre intérêt sur l'analyse des communautés car c'est certainement celle qui est en mesure de fournir les arguments les plus affûtés pour envisager la question de la socialisation, mais aussi de l'autorité, dans les dynamiques cognitives. Ce faisant, nous avons rapidement posé les limites de cette approche. Un premier glissement a lieu avec les communautés d'utilisateurs qui précisément n'entretiennent pas beaucoup d'interactions situées et approfondies. Le propos consiste alors à montrer que tous les groupes qui se forment dans des buts coopératifs et selon des modalités autonomes vis-à-vis des modèles économiques standards ne sont pas toujours des communautés. Les différentes formes d'échange social que l'on peut identifier dans les communautés appellent en fait des distinctions conceptuelles plus fines. Nous allons jusqu'à penser que l'usage de la notion de communauté devient sans limite et finalement peu opérante si l'on ne prend pas davantage en compte la différence établie en sociologie entre communalisation et sociation.

Toutefois, notre entreprise serait de peu d'effet si nous n'avions pas osé modéliser conjointement les processus de socialisation et les entités reconnues pertinentes de la génération des connaissances. En procédant ainsi de manière inédite, nous parvenons à démontrer deux points précis. Tout d'abord que communautés et collectifs partagent bien certains modèles de génération des connaissances. En ce sens, ces deux formes de socialisation ne doivent pas être opposées de manière trop brutale. En complément, nous constatons que les processus de formation, les motivations à agir, les rapports à l'innovation se différencient en particulier en ce qui concerne leur temporalité de construction.

Finalement, nous démontrons clairement que la logique affinitaire qui prévaut dans les collectifs est moins affectuelle que fondée sur des éléments de légitimité dans l'espace social investi. La constitution d'un collectif n'est pas une mise en commun (communalisation au sens weberien), mais une sociation visant à la construction et la promotion de nouvelles valeurs. De ce point de vue, les deux problématiques centrales de la construction des collectifs sont celles du périmètre de la cause commune, qu'il s'agisse des valeurs ou des intérêts défendus, et du degré d'ouverture à des tiers.

Partant de ces résultats, deux grandes lignes de recherche semblent s'ouvrir.

La première concerne la question des frontières et de l'autorité des organisations. En particulier la problématique de la collaboration entre hiérarchies légitimes et communautés nous semble particulièrement concernée par la distinction que nous établissons désormais entre communauté et collectif. Sur le plan économique, avec les collectifs, une nouvelle option de génération des connaissances est en émergence. Elle pose la question de la contrôlabilité sociale de tels dispositifs cognitifs fondés sur des sociations exploratoires.

Une seconde ligne de recherche est d'ordre méthodologique. En rappelant les fondements sociologiques établis par Weber, nous appelons en fait les travaux centrés sur les différents types de communautés à poursuivre jusqu'au bout leur dynamique de transdisciplinarité ou d'indisciplinarité. A l'instar de l'ingénierie des connaissances qui a su intégrer les paradigmes essentiels de la sémiotique, de la linguistique et de la philosophie (pour les ontologies), l'analyse des communautés est face à un défi singulièrement passionnant. Celui-ci consisterait s'émanciper du cadre strict de l'économie industrielle pour intégrer les apports de la psychologie et de la sociologie des groupes. Pour ne donner qu'un seul aperçu, la classification des groupes en psychologie sociale (Anzieu et Martin, 1968, 1982) propose des critères d'analyse des groupes susceptible d'enrichir une modélisation conjointe des formes de socialisation et de génération des connaissances.

Ces deux lignes de recherche doivent pouvoir s'alimenter l'une l'autre et, finalement, s'intégrer au programme d'étude de la gestion des connaissances dans les organisations et dans les sociétés.

Références

Alter N., (2009) *Donner et prendre. La coopération en entreprise*. Editions La Découverte, Paris.

Amin A. et P. Cohendet, (2004) *The Architecture of Knowledge*, Oxford University Press, Oxford.

Andriessen E. et Vartiainen M., *Mobile Virtual Work: A New Paradigm?*, Springer, 2006.

Anzieu D., et Martin J.Y. (1968, 1982) *La dynamique des groupes restreints*, Presses Universitaires de France, 11^{ème} édition.

Bateson G., (1997) « Vers une écologie de l'esprit » tome1, Seuil, Paris.

Blumer, H (1966) "Sociological implications of the thought of George Herbert Mead", *American Journal of Sociology*, 71, 5, pp. 535-548.

- Bootz J.P et Kern F., (2009) *Les communautés en pratique : leviers de changements pour l'entrepreneur et le manager*, Editions Hermès – Lavoisier.
- Bootz J.P (2009) « Les communautés d'apprentissage : structuration de la littérature, illustrations et perspectives », *Gestion* 2000, n°4, juillet-août.
- Boudon, R. et Bourricaud, F (1994) *Dictionnaire critique de la sociologie*, Presses Universitaires de France, Paris.
- Brown J.S., et Duguid P., (1998) « Organizing Knowledge ». *California Management Review*, Vol. 40, n° 3, pp. 90-111.
- Cohendet, P. et Simon, L. (2007) Playing Across the Playground: Paradoxes of Knowledge Creation in the Video Game Industry, *Journal of Organizational Behavior*, 28: 587-605.
- Crépault J., et Nguyen X.A., (1990) « Le développement cognitif » in J.F. Richard, et al. (éds.), *Traité de psychologie cognitive*, Paris : Dunod.
- Dameron, S (2004) « Opportunisme ou besoin d'appartenance ? La dualité coopérative dans le cas d'équipes projet », *M@n@gement*, 7(3): 137-160.
- Davenport T. H., et Prusak L., (1998) *Working Knowledge. How Organizations Manage What They Know*. Harvard Business School Press, Boston, Massachusetts.
- Demazière, D., Horn, F., et Zune, M., (2009), « La socialisation dans les « communautés » de développement de logiciels libres », *Sociologie et Sociétés*, Vol. 40, n° 2, p. 217-238.
- Ermine JL (2007) *Management des connaissances en entreprise*. Lavoisier. Paris, Hermes Science.
- Ermine J L. (1996) *Les systèmes de connaissances*. Editions Hermès.
- Ermine J L. Lièvre, P, Guittard, C., et Paraponaris, C (2013) « Un état francophone du champ du management des connaissances: la communauté GeCSO », *Revue Management & Avenir*, à paraître.
- Lave J. (1988) *Cognition in Practice*. Cambridge : Cambridge University Press.
- Lave, J. et Wenger, E. (1990) *Situated Learning : Legitimate Peripheral Participation*. Cambridge University Press, Cambridge, UK.
- Lecolle M. (2008) « Identité/altérité et noms collectifs humains : Le cas de communauté », *Questions de communication* 13 : La responsabilité collective dans la presse, Notes de recherche p. 323-342.
- Lejeune C., (2008) « Quand le lézard s'en mêle... Ethnographie de l'indexation collective de sites Internet », *Sciences de la Société*, n° 75, p. 101-114.
- Lejeune C., (2011) « From virtual communities to mediated collectives. A comparison of Debian, Wikipedia and the Open Directory Project » in Francq, P., *Collaborative Search*

and Communities of Interest: Trends in Knowledge Sharing and Assessment, IGI Global, p. 10-20.

Lejeune C., (2012) « Théorie des collectifs médiatisés : Production, coordination et temporalité de Wikipedia, de Linux Debian et de l'Open Directory Project », in Proulx, S et Klein, I., *Connexions, communication numérique et lien social*, Presses Universitaires de Namur.

Levrel J., (2006) « Wikipedia, un dispositif médiatique de publics participants », *Réseaux*, vol. 4, n° 138, p. 185-218.

Licklider, J. C. R. et Taylor, R. W. 1968. « The Computer as a Communication device ». *Science and Technology*, 76, 21-31.

Lièvre, P et Rix-Lièvre, G (2012) « La dimension « tacite » des connaissances expérientielles individuelles : une mise en perspective théorique et méthodologique », *Management International*, Vol. 16.

Munier, F (2009) « Viabilité des communautés de pratique pilotée : un modèle dynamique », in Bootz J.P et Kern F., *Les communautés en pratique : leviers de changements pour l'entrepreneur et le manager*, Editions Hermès – Lavoisier.

Orléan A (2011) *L'empire de la valeur*, Eds du Seuil, Paris.

Paraponaris, C, Ermine J.L., Lièvre P. et Guittard C (2012) « Knowledge Management in a French Research Community - A Case Study of GeCSO Congress ». *Journal of Information and Knowledge Management Systems*, Volume 42, n°3-4, November, pp. 302-320.

Parmentier G (2009) *Innover avec des communautés d'utilisateurs*. Thèse ès Sciences de Gestion, Université de Grenoble.

Robert P., (2012) *L'impensé informatique : critique du mode d'existence idéologique des technologies de l'information et de la communication*, Les années 1970-1980, T1 Archives Contemporaines.

Schütz, A. (1953) "Common-sense and Scientific Interpretation of Human Action". *Philosophy and Phenomenological Research*, 14, 1, pp. 1-37. Publié en français (1987) : Le chercheur et le quotidien. Phénoménologie des sciences sociales (1er chapitre). Collection Sociétés. Paris : Méridiens Klincksieck.

Schütz, A. (1976) *The Phenomenology of the Social World* [1932]. Londres : HEB.

Simoni G., (2008) « Comment capitaliser les connaissances générées par les projets de R&D ? », *Gérer et Comprendre*, n°91, mars, pp. 67-78.

- Simoni G., (2005) « Capitaliser les connaissances générées dans les projets de R&D : pour un leadership intégratif et situationnel. », Thèse de Doctorat en Sciences de Gestion, Université de la Méditerranée, décembre.
- Tönnies, F. (1887) *Gemeinschaft und Gesellschaft*, Leipzig, R. Trad: Communauté et société: catégories fondamentales de la sociologie pure, Paris, Retz, CEPL, 1977.
- Tsoukas H., (1996) « The firm as a distributed knowledge system », *Strategic management Journal*, 17, Winter Special Issue, pp. 11-25.
- Weber, M (posthume 1921), *Economie et société*, traduction du tome 1, Plon, 1971 ; édition de poche, Pocket, 1995.
- Wellman, B., Boase, J., et Chen, W. (2002) *The Networked Nature of Community: Online and Offline*. *IT&Society*, 1(1): 151-165. <http://www.ITandSociety.org>.
- Wenger E. (1998) *Communities of practice: learning, meaning and identity*. New York : Cambridge University Press.
- Winkin Y. (1996). *Anthropologie de la communication*. Bruxelles : De Boeck Université
- Zacklad M., Bénel A., Zaher L., Lejeune C., Cahier J-P, Zhou C. (2007) « Hypertopic: une métasémiotique et un protocole pour le Web socio-sémantique » Actes des 18eme journées francophones d'ingénierie des connaissances, pp. 217-228.

Annexe 1

Exemples de communautés

La communauté Agropolis International (<http://www.agropolis.fr/>) a été créée en 1986, par les établissements de recherche et d'enseignement supérieur de Montpellier et de la région Languedoc-Roussillon, impliqués, en totalité ou en partie, dans les champs thématiques de l'agriculture, de l'alimentation, de la biodiversité et de l'environnement. Agropolis International bénéficie du soutien de l'Etat, des collectivités territoriales et de nombreux acteurs du développement économique, Cette communauté se revendique comme « une association et une équipe au service de ses membres ». Elle soutient des cycles de conférences et d'événements scientifiques, accompagne le montage et le suivi de dossiers, de projets et de partenariats européens et internationaux pour ses membres. Elle propose aussi un portail de partage de compétences de la communauté scientifique.

International online community for architects (<http://archnet.org>). ArchNetest « a web-based international community of scholars, students, and professionals working in architecture, planning, landscape design, and the related fields. This community shares expertise, local experience, and resources. The website itself provides access to scholarly resources and a forum for community members to interact, promoting debate and critical thinking. Membership in the ArchNetcommunity is free». ¹³Ce site comporte aussi des espaces de travail individuel et collaboratif, et des bases de données, entre autres sur des sites historiques et des projets architecturaux de culture islamique. Cette communauté et son site sont soutenus par *the Aga Khan Trust for Culture* et les bibliothèques du *Massachusetts Institute of Technology*.

Dans le domaine médical, la conférence Doctors 2.0 & You a réuni récemment à Paris des experts des médias sociaux et du web 2.0 du monde entier qui ont présenté de nombreuses communautés de médecins en ligne. On peut citer par exemple la **communauté Doccheck** (<http://www.doccheck.com>) créée en 1996 et qui compte aujourd'hui presque 900000 membres, peut être la plus grosse communauté de médecins d'Europe. Il faut nécessairement être médecin pour participer à cette communauté et pouvoir échanger des informations, du contenu, faire référence à des articles écrits, partager des diagnostics.

¹³ « une communauté internationale prenant appui sur le Web composée de chercheurs, d'étudiants et de professionnels travaillant dans l'architecture, la planification, la conception de paysages et les disciplines connexes. Cette communauté partage expertise, expérience locale, et ressources. Le site lui-même donne accès aux ressources scientifiques et à un forum pour les membres de la communauté pour interagir, faciliter le débat et la réflexion critique. L'appartenance à la communauté ArchNet est gratuite ». (Traduction personnelle)

Exemples de collectifs

Le Collectif de recherche transdisciplinaire esprit critique & sciences, CorteX (<http://cortecs.org/>) est un collectif d'enseignement et de recherche sur la transmission de l'esprit critique dans les domaines scientifiques. Le CorteX est né en 2010 à l'Université de Grenoble, il a pour objectif de mettre à disposition les travaux de tous les acteurs (enseignants, chercheurs, étudiants) travaillant sur la pensée critique et ses multiples facettes. Ils souhaitent proposer une alternative aux modes de publication de la communauté scientifique. Ils proposent en ligne une médiathèque, des outils pédagogiques, et des conférences dans les écoles principalement sur Grenoble. Ils ont relayé la pétition initiée en 2012 par le mathématicien Timothy Gowers, médaille Fields en 1998, intitulée *The Cost of knowledge* enjoignant à ne pas soumettre d'articles à des revues dont les abonnements coûtent des fortunes aux bibliothèques et aux universités : « Cette transformation pousse les scientifiques à s'interroger sur leurs modèles de publication, afin de les remettre au service de la connaissance et du public. [...] La concurrence entre chercheurs du monde entier peut induire certains effets pervers, à la croisée de la collusion et du conflit d'intérêts, même si l'honnêteté et la bonne foi demeurent prédominantes.»¹⁴. Nous pouvons aussi citer le collectif **Sauvons La Recherche (SLR)** qui vise à défendre le financement de la recherche française par les pouvoirs publics. D'autres collectifs comme **SavoirsCom1** ou **La quadrature du Net** soutiennent les droits des citoyens de partager culture et connaissances par un accès à Internet libre et ouvert.

Dans le domaine de la santé, le **Collectif inter associatif sur la santé, CISS** (<http://www.leciss.org>) regroupe 40 associations intervenant dans le champ de la santé à partir des approches complémentaires de personnes malades et handicapées, de personnes âgées et retraitées, de consommateurs et de familles. « C'est la volonté de faire coïncider ces différentes approches qui a présidé à la création du CISS en 1996, pour lui permettre de devenir aujourd'hui un interlocuteur crédible représentant et défendant les intérêts communs à tous les usagers du système de santé au-delà de tout particularisme ». Le CCIS informe les usagers du système de santé sur leurs droits et forme les représentants d'usagers qui siègent dans les instances hospitalières ou de santé publique. Il milite pour « une offre de soins organisée, coordonnée et solidaire ».

¹⁴<http://cortecs.org/cortexmedias/692-le-cortex-dans-le-monde-diplo-recherche-publique-revues-privées>